

Au seuil de la saison d'hiver, à la veille des grands engagements d'orchestres dans les Palaces de la Riviera, nous croyons intéressant de reproduire le courageux article de notre Rédacteur en chef, paru dans « Rythmes » sous le titre catégorique de :

## JAZZ D'ABORD

La preuve est faite : nous n'avons plus grand-chose à envier aux Américains sur le chapitre du « genre ». Au fur et à mesure que la musique de jazz, suivant une évolution progressive, atténuait, ses outrances nègres, pour se moderniser dans le sens de l'harmonie, nos spécialistes prenaient conscience des possibilités qui s'offraient à eux. Un travail opiniâtre, l'audition raisonnée des meilleurs disques américains et des grands orchestres qui se sont produits sur nos scènes françaises, les amenaient graduellement à une forme parfaite et les Fisbach, Glygzon, Plamondon, Philippe Brun, Mougin, Grapeilly, Cohanier, pour n'en citer que quelques-uns, s'avèrent pour le moins d'une classe égale à celle de leurs camarades yankees.

Le spectacle si fréquent, il y a deux ans à peine, d'un numéro de danse de grande classe accompagné par sept ou huit musiciens poussifs et anonymes, nous est généralement épargné. Dans certaines maisons à la page, le jazz, avant même les attractions, a sa vedette sur les affiches. Et c'est justice. Un numéro, aussi attractif puisse-t-il être, ne constitue en somme qu'un dérivatif de huit à dix minutes accordé aux fidèles de Terpsichore. Mais c'est au jazz qu'incombe pour de longues heures la mission d'égayer par des fantaisies souvent renouvelées la monotonie des pas à la mode. De là naquit la formule du grand jazz attraction que les Commanders d'Irwing Aaronson furent les premiers à nous présenter. Je crois de mon côté avoir beaucoup contribué à rendre en France le jazz spectaculaire. J'ai voulu — et je crois y être parvenu — bien faire entrer dans la tête des directeurs cette vérité première : qu'un orchestre avait droit à la même publicité et aux mêmes honneurs que les plus gros numéros d'attraction. Dois-je citer l'exemple de ce grand hôtel de Nice qui, par la faute de son orchestre trop nègre, fit une saison désastreuse malgré un programme de vedettes dont le budget variait de 3 à

4.000 francs par jour ?

Et j'en arrive à cette conclusion. S'il est du devoir d'un leader de présenter un ensemble parfait au point de vue musical, il lui faut aussi faire une large part dans son programme à la note d'humour et de fantaisie. A côté de musiciens solides, il devra s'entourer de boys chanteurs, danseurs et comédiens qui lui permettront d'exécuter aux jours d'affluence des numéros inédits. Faire du spectacle sur un fox-trot, c'est là un entraînement auquel devraient s'astreindre d'urgence les chefs d'orchestre qui espèrent pouvoir tenir un jour prochain le rôle de premier plan dans le film sonore appelé à ouvrir en France un large débouché aux orchestres originaux et attractifs.

GREGOR.

## Ce que mes yeux ont vu...

Ray Ventura, le sympathique leader du premier orchestre de « Collegians » français dont les succès au gramophone ne se comptent plus, a fait dernièrement avec tous ses boys un voyage en Amérique. Nous lui avons demandé de nous confier, à l'intention des lecteurs de la « Revue du Jazz », ses impressions. Voici sa réponse :

« Le jazz là-bas ?... Mon Dieu, il fait partie de la vie au même titre que les affaires, l'heure du restaurant, la visite au dentiste. Il est bien difficile de s'imaginer la journée d'une Américaine sans une heure ou deux consacrées au jazz. Déjà au cours de la traversée sur l'« Ile de France », qui avait embarqué une majorité de Yankees, je pus me rendre compte de cette furie du jazz qui semblait les secouer tous aux heures où les Collegians s'exécutaient. Le jour de la fête habituelle à chaque traversée, ce furent les Américains qui composèrent presque exclusivement la partie artistique du programme. Ces artistes bénévoles « jazzy » des pieds à la tête, dansaient, chantaient avec un tempérament presque inexistant chez les meilleurs professionnels de chez nous. Ce n'était qu'un avant-goût de ce qui nous attendait à New-York. Là, le jazz déborde. Dans n'importe quel hôtel qui se respecte un jazz en renom joue pendant les repas. Dans les salles de danse, deux orchestres. Au cinéma en exhibition entre